

Un autre signe nous indiquait qu'elle était très-rapprochée. J'entendais les cris de nombreuses mouettes (*Larus*) qui remplissaient l'air de leurs voix discordantes : or ces nuées de mouettes se tiennent toujours dans le voisinage des falaises ou des écueils ; ce sont les mâles qui se jouent dans les airs et pêchent des petits poissons et des mollusques, pendant que les femelles couvent leurs œufs dans les rochers inaccessibles. Je communiquais ces observations au capitaine, lorsque le navire s'arrêta brusquement : il était échoué. La brume ne se dissipait pas, on ne distinguait rien à terre ; cependant peu à peu elle s'éclaircit, et nous vîmes que nous étions à 300 mètres de terre, au pied des hautes falaises qui se terminent à Douvres par celle qui porte le nom de Shakspeare. Ces falaises sont composées de craie blanche. La marée baissait, le navire se couchait peu à peu sur le flanc. Le capitaine était fort inquiet ; le navire pouvait avoir eu des avaries dans la quille, et peut-être se défoncer en restant pour ainsi dire à sec. Je pus le rassurer : en effet, la craie blanche est, comme on sait, une roche molle, friable, se laissant écraser facilement ; en se couchant, le navire se faisait pour ainsi dire un lit dans la roche. Une autre considération me rassurait : la falaise crayeuse s'éboulent sans cesse et reculent ainsi, en s'éloignant de la côte, vers l'intérieur du pays. Ces faits sont connus sur les côtes de Normandie comme sur celles d'Angleterre. Je voyais de nombreux éboulements à terre, et les rochers sur lesquels nous étions échoués n'étaient qu'un éboulement tombé dans la mer à l'époque où la falaise plongeait immédiatement dans les flots. Les écueils sur lesquels nous étions couchés ne formaient donc pas un tout compacte et continu ; c'étaient des blocs et des fragments séparés, qui n'avaient aucune cohésion entre eux, et se déplaçaient ou s'écrasaient sous le poids énorme du bateau à vapeur. Une avarie n'était donc pas à craindre comme sur des roches dures, le granite, le gneiss ou des calcaires compactes. Le navire s'inclinait doucement ; on chercha à le soutenir au moyen des grandes vergues placées comme des béquilles du côté qui s'abaissait de plus en plus. Deux d'entre elles se brisèrent sous l'énorme poids, et le navire acheva de se coucher sur le côté. Son inclinaison était de 20 degrés, et l'on avait peine à se tenir sur le pont. Vers midi, la marée commença à monter ; bientôt le navire se releva un peu, et, à mesure, nous apercevions que la mer prenait autour de nous une teinte laiteuse : c'était la craie écrasée par le poids du steamer qui se mêlait à l'eau, et nous avions la preuve que le navire n'était fait un lit au milieu de cet éboulement sous-marin. Un remorqueur à vapeur était venu de Douvres et aida le navire à se relever. A deux heures nous étions à flot, et une heure après nous entrions dans le port de Douvres.

On voit que des considérations empruntées à des sciences en apparence tout à fait étrangères à l'art de la navigation ont failli prévenir et ont, en tous cas, permis de prévoir l'issue heureuse d'un échouage qui aurait pu devenir funeste si la mer avait grossi. Cet exemple entre mille prouve qu'il n'est point de connaissance inutile, et qu'une étroite spécialité dans le savoir équivaut presque à l'ignorance. Cela est vrai des nations comme des individus. L'IGNORANCE EST LE PLUS GRAND DES MAUX ; SAVOIR, C'EST POUVOIR.—*Magasin Pittoresque.*

## P E D A G O G I E .

### Du Système dans l'Enseignement.

Les facultés de l'esprit sont-elles, comme les forces du corps susceptibles d'un déploiement progressif ? La pensée, le sentiment, peuvent-ils, comme les appétits physiques, se développer et acquiescer de la force suivant certaines lois définies ? Et, s'il en est ainsi, n'est-il pas de la plus haute importance que ces lois soient comprises, reconnues et strictement observées dans la recherche de résultats qu'elles contrôlent ? Le premier soin de l'instituteur sera donc, en prenant la conduite d'une école, d'étu-

dier le caractère des enfants. Il est impossible en effet de poser les bases d'un enseignement qui mérite véritablement ce nom sans se mettre d'abord en harmonie avec les lois qui régissent le développement physique et intellectuel. Il est donc d'une très-grande importance de veiller à ce que les élèves soient placés en classe dans un ordre judicieux ; c'est-à-dire que ceux dont le tempérament, les habitudes et les talents se ressemblent soient mis dans un même groupe de manière à provoquer un déploiement symétrique et harmonieux de leurs aptitudes et afin que celui dont l'esprit est plus lent ne retarde pas son compagnon plus heureusement doué, pendant que la perception plus vive de ce dernier vient humilier celui-là et presque le décourager. Il ne faut pas, en un mot, fournir à l'un l'occasion de dire que son voisin répond à toutes les questions pendant que lui-même les pense. On a grand tort de croire que toute une classe profite des réponses données par un ou deux élèves. Les forces de l'esprit doivent s'exercer dans l'expression de l'idée aussi bien que dans sa perception. L'esprit comprend souvent l'idée d'une manière complète, mais hésite, sur le moment, faute de mots pour l'exprimer ; d'où il suit que l'expression d'une idée est aussi importante que sa perception. Bref, si on ne prend pas cette habitude, beaucoup de ce que reçoit l'esprit, sinon tout, reste comme la semence dans un terrain froid et sans vigueur, laquelle ne germe pas, ne porte aucun fruit et périt complètement.

Dans une classe bien ordonnée et conduite suivant les lois du véritable progrès intellectuel, ces deux objets—la perception et l'expression—sont atteints du même coup. De même que la plante enfonce sa racine en terre pour recevoir sa nourriture du sol, puis projette ses rameaux à la surface afin que le soleil, l'air et les ondées viennent lui donner la vigueur et la sève ; ainsi l'enfant puise la force intellectuelle, dans l'instruction qu'il reçoit, et acquiert la vigueur et l'énergie de l'expression en rendant compte devant autrui des idées que son intelligence a perçues.

Dans l'arrangement des classes, un instituteur habile et bien formé observera nécessairement une très-grande différence dans l'expression des physionomies, une étonnante variété dans le contour des têtes, et il verra qu'il y a autant de diversité dans les tempéraments que dans les figures. Il s'apercevra que ce qui peut faire plaisir et profiter à l'un, devient désagréable et complètement inutile pour un autre ; qu'il est souvent nécessaire de donner à un élève un travail qu'il serait cruel d'imposer à son compagnon moins bien constitué. D'où il suit qu'aux abords mêmes de l'enseignement et, pour ainsi dire, sur le seuil de notre système d'éducation, on sent le besoin d'un instituteur habile et bien formé qui sache distinguer et classer judicieusement les sujets qui lui sont confiés et qui doivent plus tard former partie de ce grand tout qu'on appelle une nation. Cependant ce grand travail, cette tâche importante dont il est impossible de concevoir une trop haute idée, ont été jusqu'ici confiés, avec assez peu de discernement à des jeunes filles sans capacité, ou à des jeunes gens complètement dépourvus des aptitudes et de l'expérience nécessaires à cet état. S'il est vrai que "la blessure faite à l'écorce d'un jeune plant se montre plus tard sur le tronc du chêne," il n'est pas moins vrai que l'éducation donnée à l'enfant se reflète plus tard sur l'homme fait. Il est donc de première nécessité d'avoir des instituteurs habiles pour l'enseignement élémentaire. Cet enseignement est la base de tout le système de l'instruction publique. Si vous voulez avoir plus tard des citoyens habiles, honnêtes, il faut les former quand ils sont jeunes et leur donner de bons maîtres.—Extrait du *Connecticut School Journal*.

### De l'Ordre dans une École de Filles.

Il serait superflu de recommander à la directrice d'une école, l'amour et l'habitude de l'ordre, ce devoir lui est sans cesse rappelé par cette maxime : Une place pour chaque chose, et chaque